
L'écriture de la déportation chez les écrivaines mauriciennes contemporaines : entre mémoire de la violence et violence de la mémoire

Emmanuel Bruno Jean-François

Mauritius Institute of Education, Île Maurice

Evelyn Kee Mew

Mauritius Institute of Education, Île Maurice

L'histoire de l'Océan Indien est marquée par des épisodes de migration, de déportation, de déracinement, qui en ont fait le théâtre de circulations humaines, souvent caractérisées par l'exploitation et la violence. Si depuis quelques années maintenant, grâce à une série de recherches menées dans différents domaines, les problématiques liées aux phénomènes de déportation sont relativement claires, les romancières mauriciennes contemporaines participent aussi de cette démarche de reconstitution des mémoires de peuples issus de terres différentes. Ces mémoires, mises en relation, contribuent à une meilleure compréhension des situations historiques ayant amené la situation présente. Cet article se propose d'analyser le retour opéré par les romans de trois écrivaines mauriciennes (Ananda Devi, Shenaz Patel et Nathacha Appanah) sur les épisodes douloureux de l'histoire de l'île : l'esclavage, l'engagisme indien, et des formes plus récentes de déportation comme celle des Juifs et des Chagossiens.

INTRODUCTION

Vu d'une perspective historique, l'Océan Indien est un espace marqué par des épisodes de migration, de déplacement, voire de déportation. En ce sens, des déracinements et des exils tels qu'en ont entraînés la colonisation, l'esclavage et l'engagisme, par exemple, en ont

fait le théâtre de mobilités humaines, souvent caractérisées par l'exploitation et la violence. Dans son article intitulé « Littératures indioocéaniques », Carpanin Marimoutou souligne en effet cette « inscription particulière dans l'histoire de l'exploitation des femmes et des hommes » (2006 : 134) et rappelle « la longue pratique de l'oubli ou de la mise en inconscience » (*ibid.*) de toutes ces expériences résultant du déplacement lors de l'élaboration ou de la constitution des sociétés contemporaines de l'Océan Indien, notamment des sociétés insulaires.

Par ailleurs, si depuis quelques années maintenant, grâce à une série de recherches menées dans différents domaines sur les formes d'exploitation humaine ayant eu lieu dans l'Océan Indien, les problématiques liées aux phénomènes de déportation sont relativement claires, ce qui manque sans doute aux discours socio-historiques ayant pour sujet les expériences de déplacement et de migrations effectuées sous la contrainte, c'est une compréhension plus fine de la dimension symbolique de ces événements, compréhension à laquelle participent généralement de manière significative les expressions culturelles et artistiques. Du coup, si l'on peut, grâce à ces recherches historiques, savoir comment ont eu lieu ces événements dans le détail, ces derniers seront appréhendés de manière beaucoup plus affective, sous un regard sans doute moins clinique, dans les expressions créatives.

Ceci dit, dans la mesure où le cas de Maurice peut être envisagé comme un échantillon d'étude de ces phénomènes de déportation ayant eu lieu dans l'Océan Indien, il s'agira pour nous de considérer comment les écrivaines francophones contemporaines, en se tournant vers le passé, s'engagent dans une expression historique et ethnographique du territoire insulaire. En effet, Maurice est une petite société connue et reconnue pour son multiculturalisme – résultat direct d'une histoire du peuplement abritant des expériences de déracinement et de violence, les unes plus douloureuses que les autres. Par ailleurs, si depuis l'avènement du roman mauricien contemporain, que l'on fait remonter généralement à la publication d'*À l'autre bout de moi* de Marie-Thérèse Humbert (1979), les productions littéraires mauriciennes ont beaucoup problématisé la question de l'identité nationale et de la construction du concept d'État-nation, depuis quelques années maintenant – peut-être aussi à cause des avancées dans le domaine de la recherche historique et ethno/anthropologique – l'on constate aussi que les romancières de la période post-indépendance et postcoloniale se sont engagées dans une relecture des événements historiques liés à la déportation et au

déplacement. Ce faisant, elles accomplissent un devoir de mémoire qui réinvestit l'imaginaire littéraire insulaire et participent à revisiter l'histoire. En effet, comme le rappelle Valérie Magdelaine, souvent, «mémoire aussi bien qu'histoire sont lacunaires, ponctuelles et morcelées» (2006 : 197) et ce, en particulier quand il s'agit de mémoire traumatique, c'est-à-dire de mémoire de la violence. De plus, en revenant sur certains de ces épisodes de l'histoire, les écrivaines contemporaines exposent des expériences et des mémoires qui, mises en commun, contribuent à une meilleure compréhension des situations historiques ayant participé à la situation présente. Si l'histoire de Maurice est directement liée à ces épisodes de déplacement mais aussi d'exploitation et de déracinement humains, ceux-ci prennent des formes diverses dans les textes. Bien sûr il est question d'épisodes de la période coloniale – l'esclavage, l'engagisme indien, mais la littérature contemporaine s'intéresse aussi à des formes plus récentes de violence comme le déracinement des Chagossiens ou encore la déportation et l'emprisonnement des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale à la prison de Beau-Bassin. Toutes ces expériences réhabilitées par la littérature offrent une nouvelle vision de l'île Maurice, petit espace rêvé et idéalisé, leurre du multicultural et de l'harmonie ethnique.

Ce que notre article tentera d'analyser, c'est ce retour qu'opèrent les écrivaines mauriciennes contemporaines sur un certain nombre d'épisodes douloureux de l'histoire de l'île en insistant sur les possibilités de mise en relation de ces différentes mémoires (celles de l'esclavage, de l'engagisme, de la déportation des Juifs et des Chagossiens) mais surtout en soulignant la démarche auto-ethnographique dans laquelle elles s'engagent. Ceci étant, nous pouvons estimer que la littérature contemporaine post-traumatique participe d'une historiographie de l'espace insulaire mauricien, dans la mesure où, précisément, pour reprendre les termes de Christine Dousset, « l'historiographie contribue dès l'origine à ce processus de construction de la mémoire. » (2004 : 147) Pour cela, nous nous attacherons à souligner les parallèles entre ces quatre formes de déportation telles qu'elles sont représentées dans les textes, à travers une possible mise en relation du point de vue de la mémoire de la violence. Il s'agira notamment de la mémoire de l'esclavage dans *Soupir* d'Ananda Devi ; de celle de la traversée des engagés indiens, généralement appelés les coolies, dans *Les Rochers de Poudre d'Or* de Nathacha Appanah-Mouriquand ; de celle de la déportation des Juifs dans *Le Dernier frère* du même auteur ; et enfin de

celle du déracinement des Chagossiens dans *Le Silence des Chagos* de Shenaz Patel. Aussi, chacun de ces épisodes de l'histoire de l'île pose, pour reprendre ces mots de Jacques-Philippe Tsala Tsala, « le problème de la domination et du déséquilibre des rapports entre les êtres humains, les peuples et les cultures. » (2005 : 244) Ce déséquilibre est justement ce qui « anime le débat sur une mémoire que la réalité contemporaine ne cesse d'entretenir et de réveiller » (*ibid.*), dans la mesure où toutes ces mémoires conjuguées disent ensemble l'île Maurice violemment plurielle du présent.

1. L'EXPÉRIENCE DU DÉRACINEMENT ET DU VOYAGE

La traversée des eaux met en relation les expériences du déracinement vécues sous différentes formes et à différents moments de l'histoire de Maurice. Le déracinement mène souvent à une perte graduelle de repères, à la folie ou encore à la mort car une fois sur le bateau, les passagers sont dépossédés de leur identité et de leur culture. Entre autres, les coolies dans *Les Rochers de Poudre d'Or* sont amenés à jeter par-dessus bord leurs morts au lieu de leur offrir un digne bûcher, sacrifiant ainsi leurs rites et pratiques culturels. Contraints à toucher des excréments, ils tombent dans l'interdiction et la transgression de la piété : « Certains se sont plaints à l'assistant cuisinier que laver la merde des autres était considéré comme un péché. » (2003 : 66) Ils sont aussi réduits à l'état d'animaux entassés les uns sur les autres dans la cale, nourris avec de la nourriture bonne pour les chiens et vivant au milieu des rats et de la crasse : « Les Indiens n'étaient pas entassés. Ils étaient les uns sur les autres, en grappes. La cale sentait le corps rance, la pisse, la crasse. » (2003 : 78) Des années après, nous retrouvons, chez Patel, des scènes de cale identiques durant la déportation des Chagossiens sur le *Nordvaer*. Le voyage marque aussi le début de l'oubli, les passagers préférant faire le vide des horreurs qu'ils y ont vécues.

Le bateau est à la fois un symbole de liberté et un espace carcéral. Ainsi, dans *Les Rochers de Poudre d'Or*, les engagés indiens, en quête d'une vie meilleure pour eux comme pour leur famille, bravent la malédiction du *kala pani* (les eaux noires) en prenant le bateau vers ce qu'ils croient être la terre promise. Mais *L'Atlas* se révélera un prolongement du négrier qui les conduit vers une nouvelle forme d'esclavage. Ce qui se passe lors de la traversée est en fait annonciateur des conditions de vie déshumanisantes qui les attendent à Maurice. De

plus, toute fuite s'avère impossible et la seule délivrance envisageable reste la mort. De même, dans *Le Dernier frère*, pour fuir le nazisme, les Juifs s'embarquent sur un bateau qui promet de les conduire en terre promise ; mais celui-ci va les déporter vers une prison mauricienne. Toutefois l'espoir de s'embarquer de nouveau leur permet de s'accrocher encore à la vie. Nous lisons en effet dans ce roman de Nathacha Appanah que « tous les malades parlaient de bateau, c'était leur obsession constante. [...] ils demandaient sans cesse quand repartait le bateau pour Eretz. » (2007 : 86). Quant à Charlesia dans *Le Silence des Chagos*, elle fixe inlassablement l'horizon en attente du bateau qui ramènera les Chagossiens vers leurs îles natales. Le bateau nourricier qui leur apportait régulièrement des vivres, s'était aussi transformé en négrier, durant la déportation. Au lieu de la cargaison de victuailles habituelle, il avait porté une cargaison humaine qu'il allait ensuite déverser dans le port mauricien. Le *Nordvaer*, personnifié à un certain moment dans le roman de Patel, revient sur sa trahison qui lui fait honte au point de vouloir « mourir » à son tour : « Ils résonnent en lui, les cris silencieux que ces hommes et ces femmes ont étouffés au fond de leur gorge, tellement fort qu'ils ont coulé de leurs yeux en longues traînées salées. / C'est ce jour-là qu'il a commencé à rouiller de l'intérieur. » (2005 : 138)

Dans *Le Silence des Chagos*, le cas de Désiré, né sur le bateau et privé de tout ancrage en mer comme sur la terre, symbolise cette perte de repères dont les passagers font la triste expérience, dépossédés de leur maison, de leur pays, de leur culture, de leur identité, ne sachant pas de quoi demain serait fait ni de quoi ils vivraient : « Mauricien ? Il avait toujours vécu ici, mais n'en avait pas la nationalité. Seychellois ? Il n'avait jamais vu ce pays. Britannique ? On voudrait encore moins de lui là-bas. Chagossien ? Il ne connaissait pas ces îles où il aurait dû voir le jour. » (2005 : 131) L'arrivée même des Chagossiens à Maurice rappelle un accouchement douloureux : « le bateau les repoussait de toutes ses forces, se comprimait autour d'eux pour les expulser. Il finit par les déglutir sur ce quai de Port-Louis, par un après-midi pluvieux. » (2005 : 111) L'expérience traumatisante de la déportation donne ainsi naissance à des identités diasporiques qui vivent dans le rêve d'un retour et maintiennent de ce fait vivantes la culture et les traditions de leur pays d'origine. Arjun Appadurai dans *Modernity at large. Cultural dimensions of globalization* (1996) explique comment les diasporas créent ainsi de

nouveaux « *ethnoscapes* », de petites nations en dehors des mondes de localisation liés à l'État-nation.

2. VIOLENCE ET ALIÉNATION

L'expérience de la déportation telle que représentée dans les textes étudiés est non seulement liée à la douleur de la traversée, mais également à celles de la violence du lieu et de la perte graduelle d'identité provoquée par celui-ci en situation d'enfermement, d'exploitation, voire de déshumanisation, une fois cette traversée terminée. Le déplacement géographique entraîne ainsi un certain nombre de situations complètement aliénantes pour le déporté.

La première forme d'aliénation est évidemment géographique. Tantôt poussé à quitter sa terre natale dans l'espoir de trouver mieux ailleurs, tantôt déraciné dans la violence, le déporté est jeté sur un territoire étranger où il se retrouve en situation de dominé. L'espace insulaire, qui dans l'imaginaire collectif est celui de la séduction et de la vie de calme, devient rapidement l'espace prison, celui de la (con)damnation, de la perte d'humanité. La valeur symbolique de cette représentation spatiale rendue possible par l'expression littéraire renvoie au caractère éloigné de l'île, à son isolement et à l'impossibilité de s'en échapper. Dans *Les Rochers de Poudre d'Or*, les personnages, travailleurs engagés, sont très vite confrontés à la désillusion et à la réalité de l'exploitation dans un système servile et économique soumis à un régime colonial déshumanisant. Aussi, ils ne trouveront pas d'or sous les pierres :

Quand ils virent les rochers, ils sautèrent de joie ! Enfin ! Tout n'était pas faux... Mais ils avaient beau soulever, beau fouiller la terre jusqu'à s'en décoller les ongles, jamais, jamais ils ne trouvèrent la moindre pièce d'or. Pendant des mois, ils gardèrent espoir, pendant des mois, dès qu'ils voyaient un rocher noir, ils lui sautaient dessus. Mais en dessous ne grouillaient que des vers... (2003 : 121)

Au final, ce qui attend ces personnages, c'est une vie de souffrance, marquée par la dureté du travail, la réalité de l'exploitation, l'expérience de la violence et l'absence des êtres aimés. Certains romans amplifient le procédé, en resserrant l'enfermement insulaire de manière concentrique et en situant le personnage du déporté dans des espaces doublement carcéraux. Aussi, dans *Le Dernier frère*, les Juifs sont faits prisonniers sur l'île. La déportation de cette communauté de victimes durant la Seconde Guerre mondiale correspondrait donc à des strates diverses

d'enfermement et de claustration. Dans *Le Silence des Chagos*, c'est aussi dans des espaces marginaux, des faubourgs de Port-Louis que seront parqués les déportés chagossiens victimes de l'échange colonial. Quant à la montagne de Soupir, dans le roman éponyme, elle s'avère être aussi complètement aliénante : ce lieu maudit et isolé, vers lequel va migrer une petite communauté de personnages errants et désemparés, se fait au fil du texte gardien de la mémoire de l'esclavage. L'on comprend très vite la douleur de cet espace où, fatalement, les identités humaines vont s'effacer pour donner lieu aux pires formes de violence et de barbarie.

Ce constat nous amène à une deuxième forme d'aliénation résultant des expériences de migrations forcées : celle des situations d'errances, d'écrasements, voire de démantèlements, identitaires. Aussi se posera pour le déporté arrivé sur une terre qui n'est pas la sienne, la question de l'identification, de l'altérité et de son rapport à celle-ci, un rapport qui se caractérise souvent par la violence. En effet, l'on sait que dans la gestion de l'altérité, l'étranger est souvent perçu comme celui qui doit être dominé, exploité, privé de son humanité. À son arrivée sur le sol mauricien, il est donc doublement aliéné puisque ramené à un statut de sous-humain. C'est précisément cette aliénation qui est exprimée dans le vécu de Vythee dans *Les Rochers de Poudre d'Or* :

Mais cette nuit-là, il se rendit compte de ce qu'il était devenu. Un coolie sur une terre étrangère, loin des siens. Il était le numéro 455890 et sa photo sur le laissez-passer montrait un homme au teint cendre, fatigué et les yeux fermés à cause du flash. On aurait dit le cliché d'un mort. (2003 : 159)

Ou encore, dans *Le Silence des Chagos*, les déportés vers Maurice ne sont-ils pas comparés aux esclaves, ignorés et rejetés de la société mauricienne après avoir été déracinés de leurs îles ? :

Plus d'un siècle après l'abolition officielle de l'esclavage, les Chagossiens n'ont-ils pas été traités ainsi, entassés dans une cale, débarqués sur un quai, mis à l'écart sans plus y penser, dans l'espoir qu'ils finissent par se réduire en une poussière brune qu'une légère brise de mer balaiera au loin ? (2005 : 132)

Cette comparaison à l'esclavage est également reprise dans *Le Dernier frère*, à travers la référence aux marrons qui dit bien la fuite, mais également la désillusion, la marginalisation et le rejet :

Et par trois fois, nous renaissions d'un espoir fou en découvrant une lisière proche et par trois fois, nous claquait au visage le chemin terrible, lisse et si propre qui menait à la prison. Et à chaque fois, la même vérité : nous étions des mArrOns et désormais, notre place était bien ici. (2007 : 151)

Du coup, ce que la littérature met en scène, c'est le traumatisme de ces personnages arrivés à différents moments de l'histoire sur le sol mauricien. Entre désillusion, rejet, viol, et exploitation, les écrivaines contemporaines réhabilitent dans l'imaginaire de l'île des violences humaines à la fois physiques et psychiques mais aussi des formes d'aliénation identitaire, voire d'extranéisation, notamment à travers la réduction totale du déporté à la condition de subalterne, de colonisé, de marron.

Cette relecture des épisodes de l'histoire, longtemps refoulés dans l'inconscient littéraire mauricien, se fait donc symptomatique des violences et des aliénations sous-jacentes qui persistent dans l'île et qui, de temps à autre, se manifestent dans le contemporain. Les romancières à l'étude adoptent donc le parti pris d'une rupture à la fois éthique et esthétique en usant de procédés cathartiques dans la représentation de l'expérience de la déportation qui poussent le lecteur à l'identification avec les victimes. Par ailleurs, à travers des expériences qui allient victimisation et pathos, cette écriture de violence vise aussi à réhabiliter des faits de l'histoire dans une littérature qui connaît une légitimation et une reconnaissance de plus en plus importantes. Comme le dit Valérie Magdelaine, souvent dans ces tentatives de reconstitution de la mémoire en littérature, « la distorsion fictionnelle participe pleinement de la recherche du pathos et de la connivence. Elle ne peut être évitée du fait même de la nature du récit mémoriel, toujours friable. » (2009 : 53) En effet, il semblerait que la reconstruction identitaire et la réhabilitation de l'histoire occultée, qui passent par cette réconciliation avec les vécus antérieurs dans la violence, aient ici tout leur poids symbolique. Dans son roman, *Le Dernier frère*, Nathacha Appanah insiste d'ailleurs sur cette dimension d'occultation : « C'est une tranche de l'histoire mondiale qui est, à ce jour, encore méconnue. En effet, malgré son éloignement de l'Europe, l'île Maurice a joué un rôle lors de la Seconde Guerre mondiale. » (2007 : 209) Aussi, une lecture postcoloniale des souffrances de peuples déportés telles que représentées dans les romans nous permettent de comprendre qu'il s'agit, dans le symbolique, de dire enfin la part de violences infligées à ces groupes victimes tantôt de l'exclusion, tantôt de l'exploitation et dont les identités ont été fortement marginalisées.

3. LES LIEUX DE MÉMOIRE

Les expériences de violence et d'aliénation sont restées pendant longtemps enfouies au fond de la mémoire des déportés. Conscients de ces lourds silences, les trois écrivaines mauriciennes choisissent de prêter leur plume à ces dépositaires de la mémoire, de raconter le passé, de dire l'indicible, de nommer l'innommable. Le devoir de mémoire est primordial pour l'unification d'un peuple, la mémoire permettant de restituer une identité aux déracinés de l'histoire. Rappelons que Maurice est dépourvue de population autochtone et qu'elle a été peuplée par des gens venus d'ailleurs (les colons français et britanniques, les esclaves africains, malgaches et mozambicains, les engagés indiens, etc.). Françoise Florentin-Smyth, s'interrogeant sur le thème de la recréation dans l'exil, écrit ceci : « lorsqu'un peuple et une cité se constituent sinon de toutes pièces en tout cas de beaucoup de pièces hors frontières, quel mythe viendra rendre compte d'un rite fondateur qui a l'allure d'un récit mémorisé ? » (1999 : 61) D'où l'urgence ressentie par la littérature contemporaine de donner au peuple mauricien des mythes créateurs (le mythe de la Lémurie⁴⁶) ou encore une mémoire collective afin que s'enracinent ces gens qui se voulaient, à l'origine, de passage dans l'île, mais dont les descendants s'interrogent toujours sur leur identité. C'est, pour reprendre ces expressions de Lindeperg et Wieviorka, cette démarche de transformer « le souvenir en monument », « la mémoire en mémorial » (2008 : 64-65) qu'accomplissent les quatre romans de notre corpus en levant le voile sur des événements mais aussi sur des lieux historiques longtemps méconnus car passés sous silence dans le discours historique officiel et n'existant que dans le seul souvenir de quelques locaux.

Les romans étudiés ici sont des récits-témoignages ayant une portée ethnographique car ils cherchent à combler les blancs de l'histoire insulaire en rassemblant les pièces manquantes d'une mémoire collective dispersée à partir de la narration de personnages mis en scène. Les immigrants indiens dans *Les Rochers de Poudre d'Or* racontent ainsi leur arrivée dans ce dépôt de Port-Louis un soir (leur premier contact avec l'île rêvée et le début des désillusions) et leur répartition dans les

⁴⁶ Selon Jean-Louis Joubert, « le mythe lémurien offre, à la place d'un passé historique douloureux et de généalogies décevantes, le prestige d'ancêtres surhumains et civilisateurs. [...] Le mythe lémurien ne dit rien d'autre que le désir d'autochtonie. » (1991 : p. 145-146)

domaines sucriers le lendemain, ce qui ressemble étrangement au marché des esclaves avec « les Français [qui] se jettent littéralement sur les plus beaux spécimens » (2003 : 107). Ils racontent aussi la vie dans les camps sucriers : la dureté du travail et des conditions de vie, les bouchées de nourriture qu'il fallait mériter, les coups de fouets, le domaine-prison, le viol. Nathacha Appanah-Mouriquand revient aussi sur le marronnage des engagés indiens et des rapports conflictuels entre esclaves libres et coolies indiens. L'esclave libre n'hésite pas ainsi à dénoncer contre paiement (à « vendre » comme l'ont fait avant lui ses « frères » africains) l'un de ses « frères » indiens en difficulté sous prétexte que ces derniers ont choisi une condition servile dont eux se sont affranchis. Ceci fait dire à Valérie Magdelaine que

les traumatismes de l'histoire se trouvent ainsi mis en commun. Cela pourrait banaliser l'esclavage, le spolier de sa dimension absolue et unique. Mais cela permet avant tout la constitution d'un récit qui met en place un nouveau lien social. Tous ont partagé une violence inaugurale, ce qui rend inutile le discours de la victimisation, et aide à la construction d'une mémoire exemplaire. (2006 : 210)

Quant à *Soupir*, il met en scène les séquelles de l'esclavage dans le monde moderne : l'errance, la dépossession, la misère, l'exploitation sexuelle, le vide existentiel, etc. Il est intéressant de noter que le personnage qui transmet la mémoire ancestrale de Rodrigues n'est autre que celui de la folle par le biais de Ferblanc puis de Patrice L'Éclairé. En effet, Constance invite un groupe de personnes à s'exiler dans sa demeure excentrée du monde, tels des marrons s'enfuyant dans la montagne, pour le confronter aux souffrances atroces et aux révoltes non abouties des esclaves jetés dans l'île Rodrigues. Leur arrivée à Soupir rappelle à leur mémoire l'arrivée des premiers esclaves dans l'île :

Comme les premiers esclaves, ce que nous avons d'abord vu était un lieu hors du monde. Venus de nulle part, surchargés de cassures, recourbés de peurs, il nous faudrait arracher l'herbe avec nos dents, apprendre nos chaînes aux chevilles et désapprendre notre humanité. Dès le premier pas, l'usure s'est installée en nous. Ce que nous avons compris, c'était l'absence de liberté. (2002 : 152)

Le Dernier frère revient sur le rôle méconnu de geôlier joué par Maurice durant la Seconde Guerre mondiale. C'est par le biais de Raj, narrateur-témoin qui se souvient, que nous découvrons le séjour des Juifs dans l'île et leur quotidien, cachés du regard de la population locale, vivant en pestiférés et n'ayant pas le droit de sortir des limites de la prison : « je voudrais dire l'important, je voudrais le mettre, enfin, lui,

au centre de cette histoire. » (2007 : 171) Du haut de ses dix ans, Raj comprend l'horreur de cet exil forcé après le passage du cyclone : « cette prison de Beau-Bassin où étaient enfermés des Juifs refoulés de Palestine ressemblait à ce qu'elle était vraiment : une chose monstrueuse. » (2007 : 108) La violence réside ici dans l'ignorance du lieu, l'incompréhension face à l'enfermement et l'attente indéfinie du retour. La violence, symbolique, se situe aussi dans le silence des textes d'histoires qui ont choisi d'ignorer leur présence dans l'île. Et lorsque Raj s'enhardit à en parler dans la classe d'histoire, on lui rit au nez pour sa naïveté et son imagination débordante. Il lui faudra attendre 28 ans pour qu'un journal en parle ! L'on constate ainsi la place accordée, dans les textes, à cette voix du narrateur-témoin qui s'élève contre le silence et l'oubli. De la même manière, le roman de Patel, *Le Silence des Chagos*, renvoie, lui aussi, au lourd silence sur la tractation des îles chagossiennes entre Maurice et les États-Unis⁴⁷. Le récit de mémoire des déportés chagossiens dans le livre est entrecoupé de notes officielles qui jettent la lumière sur le drame humain derrière l'accession à l'indépendance de Maurice en 1968, tel cet extrait d'une note évoquant les Chagos et envoyée par le Bureau Colonial de Londres en 1966 : « il y a quelques Tarzans et Vendredis, aux origines obscures qui seront probablement expédiés à Maurice. » (2005 : 39) Maurice a joué la carte du néocolonialisme pour se libérer du joug du colonialisme. Voilà toute l'hypocrisie, toute l'ironie de l'histoire ! Patel retranscrit les souvenirs des Chagossiens de la vie dans leurs îles (le grand séga du samedi soir par exemple) afin de transmettre le déchirement vécu lorsque, après avoir été embarqués de force sur un bateau, ils apprennent que leur pays leur était à jamais fermé.

La mémoire des traumatismes ne se transmet pas uniquement par les narrateurs-témoins mais elle s'inscrit aussi dans le corps des victimes qui la lèguent à leurs descendants. Ainsi, la mémoire des Chagos perdure chez ses habitants des années après leur expulsion. Ce que Shenaz Patel rappelle, dans son roman, c'est « l'autre terre. La vraie. Celle qui s'étend dans sa tête et dans son cœur, dans son ventre et ses entrailles, toutes les nuits. La terre d'avant. » (2005 : 87). La mémoire de violence de l'esclavage se traduit, quant à elle, par un refus de la terre. C'est ce que nous pouvons lire dans *Soupir* : « toutes les terres défrichées par des esclaves portent en elles la dureté de la pierre ? [...] Leur cœur

⁴⁷ L'américain David Vine dans son ouvrage *Island of Shame* (2009) revient sur l'abominable récit de l'expulsion et de la déportation des Chagossiens à Maurice.

refusait ces terres, et ils y ont semé leur rage » (2002 : 115) ainsi que par une haine viscérale qui ronge le cœur de Noëlla, de Marivonne ou encore de Corinne dans le roman d'Ananda Devi. *Soupir* décrit des personnages qui ont du mal à se libérer des chaînes de l'asservissement dans lesquelles ils trouvent un réconfort pervers, n'ayant rien d'autre à espérer de la vie et de leur île-prison. Les engagés indiens dans *Les Rochers de Poudre d'Or* sont aussi marqués jusque dans leur corps courbés devant le maître et la canne, courbaturés par la dureté des tâches et fissurés par tant de souffrances subies. C'est aussi la résignation face au destin qu'ils légueront à leurs enfants. Quant à Raj, il porte le souvenir de David et de ses compagnons juifs dans ses entrailles et chaque tentative de le faire naître au grand jour s'avère une expérience douloureuse : « j'essayais de lire à voix haute et ce chuintement, sortant de ma bouche, frappait contre ma mémoire et cela m'a été insupportable. » (2007 : 173)

Le rêve se veut aussi un lieu de mémoire car il se nourrit du souvenir. L'espace du rêve permet d'oublier les violences subies et de vivre dans un monde parallèle. Il recrée ainsi le Paradis perdu (les îles des Chagos pour les Chagossiens) ou encore le Paradis rêvé (l'Eretz pour les réfugiés juifs, le port de Maurice pour les engagés indiens) et un autre Soupir / Rodrigues, non plus aride mais fertile. Grâce au rêve, les personnages arrivent à s'échapper de l'enfer d'ICI pour un LÀ-BAS édénique. Ils rêvent pour mieux se souvenir ou encore ils se souviennent pour mieux rêver. On le voit chez les prisonniers Juifs qui s'accrochent à leur rêve comme à leur Eretz chaque matin, chez les premiers immigrants indiens qui rêvent de la terre promise pour oublier les souffrances du fond de la cale du bateau chez Nathacha Appanah-Mouriquand, et chez Charlesia, Raymonde et Mimose, personnages de Patel, dont les yeux sont remplis du rêve-souvenance. Si le rêve peut réaliser l'irréalisable, il permet une réconciliation avec certains éléments obscurs et difficiles du passé, réconciliation nécessaire à tout avancement. Ainsi, *Le Dernier frère* s'ouvre sur le rêve de Raj qui déclenche le souvenir douloureux de l'été 1945, et se termine par le devoir de mémoire lorsque le narrateur se promet de raconter l'histoire de David à son fils « pour que lui aussi se souviennne » (2007 : 211). La transmission s'avère importante pour que perdure la mémoire collective d'un peuple. Raj trouve dans le rêve l'absolution : celui-ci l'amène à faire face à son passé. De plus, en se remémorant les événements de l'été 1945 et en acceptant de mettre des mots sur ce qui s'est passé, il

parvient à faire enfin la paix avec ce qui est arrivé. Il est en effet important d'exorciser le passé pour pouvoir construire l'avenir. Sinon on restera toute sa vie des déracinés, des « *lepasan* » (de passage) comme le souligne Patrice L'Éclairé, personnage-narrateur de *Soupir*, qui dit aussi :

Mais je rêvais surtout de la folle. Je me suis rappelé qu'elle chantait tout le temps. Parfois, c'étaient des chansons dans des langues inconnues dont personne ne se souvenait, car nous étions une race sans mémoire. [...] Les vieux qui avaient gardé un peu de cette trace de chaînes au cœur étaient partis depuis longtemps. Nous, nous étions des gens du présent, puisque nous ne savions rien du passé et que nous n'avions pas de futur. / Tout ce que nous savions, nous, c'était faire la fête. (2002 : 19)

Les personnages de *Soupir* souffrent à la fois d'amnésie et sont hantés par des fantômes de leur passé. Ils ont oublié d'où ils viennent et comment leurs ancêtres ont fui l'esclavage pour une vie meilleure. Ils font fi de cette liberté chèrement payée et choisissent de s'enchaîner de nouveau dans l'alcool, le désœuvrement et le violent commerce du sexe. Ils font aussi perdurer les préjugés et stéréotypes⁴⁸ associés aux esclaves et à leurs descendants, notamment les clichés du paresseux, du jouisseur, du bon à rien, de l'alcoolique, *etc.*

4. MÉMOIRE DE LA VIOLENCE, VIOLENCE DE LA MÉMOIRE

L'écriture de la mémoire, comme nous l'avons déjà mentionné, passe ici par le biais de la relecture fictionnelle et littéraire des événements ou épisodes historiques. Bien que définie par l'action créative, cette démarche en soi a une valeur symbolique importante puisqu'elle renvoie à une réappropriation de l'histoire et donc de l'identité du pays. Dans son ouvrage intitulé *La Situation postcoloniale*, Marie-Claude Smouts souligne clairement la valeur de l'acte de revendication historique :

Il y a là un événement qui est une affirmation politique, mais d'abord culturelle et historique. On se réapproprie son histoire. On reprend le droit de parler pour soi, et soi-même de ne pas parler en aligné. Et puis, avec cette liberté et ce droit de parole retrouvés, on se donne le devoir et le projet de redevenir présent sur la scène mondiale. (2007 : 17)

⁴⁸ Voir Romaine, Alain et Ng Tat Chung, Serge, *Les Créoles des idées reçues. Origine du racisme antiafricain à l'île Maurice*, Maurice, Édition Maryé-Piké, 2010.

Toutefois cette réappropriation de la mémoire de la violence n'est pas une opération qui se fait sans douleur. À travers les récits de déportation, les romans des trois Mauriciennes nous poussent à une relecture auto-ethnographique de l'île et nous rappellent que la quête de la mémoire de la violence engage aussi une entrée dans la violence de la mémoire elle-même. En effet, au cœur du discours sur la mémoire de la violence historique se situe la question de la justesse de cette mémoire, de sa construction, de la présence du non-dit ou encore de l'indicible. Dans cette tentative de reconstitution, voire de reconstruction, se manifestent évidemment des espaces blancs, des interrogations, des 'peut-être' et des 'si' qui traduisent toute l'incompréhension et l'absence d'objectivité des récits, et qui ne peuvent que représenter (dans le sens de présenter de nouveau) une démarche créative qui ne s'inscrit pas toujours dans la positivité de la science.

Se rappeler est une entreprise difficile et douloureuse, surtout lorsqu'il s'agit de dire la déportation et le déracinement. Le personnage de Charlesia, dans *Le Silence des Chagos*, exprime bien cette difficulté :

Le souvenir, c'est un hameçon qui se fiche sous la peau. Plus tu tires dessus, plus il te cisaille les tissus et s'enfoncé profondément. Impossible de le faire sortir sans inciser la chair. Et la cicatrice qui restera sera toujours là pour te rappeler la crudité de cette douleur. Mais tu n'arrêteras pas pour autant d'y revenir. Sans cesse. Car c'est là que pulse toute ta vie. Vois-tu, petit, c'est plus vivant encore que le souvenir. On appelle ça la souvenance. (2005 : 149-150)

Le maintien de la mémoire à travers le souvenir serait donc fondamentalement une douleur pour ces personnages ayant vécu la déportation dans la mesure où l'expérience mémorielle rappelle, ressasse et reproduit la violence ; et qu'à son tour la quête de la mémoire est elle-même une violence. Aussi, le caractère viscéral de cette condition nous amène à nous poser la question du statut du témoin, voire de la victime de la violence qui en devient le témoin. En effet, ce personnage de Patel, qui existe d'ailleurs vraiment, est porteur de la mémoire, mais sa situation n'en est que doublement violente. On note cette même difficulté chez Raj dans *Le Dernier frère*. Atteint de vieillesse, ce personnage livrera ceci :

Je crois que c'est comme cela que ça s'est passé. Après toutes ces années, je gratte et je fouille dans mon souvenir et il faut me pardonner car parfois c'est plus difficile que je ne le pensais. Il est possible que ce ne soit pas dans cet ordre-là qu'il m'ait dit les choses, il est probable que mon esprit arrange un peu les souvenirs mais ce que je sais très certainement, c'est

que nous avons parlé très lentement, pendant des heures, dans la lumière déclinante de l'après-midi. (2007 : 80-81)

Avec le temps, la violence de la mémoire se traduit aussi par les lacunes provoquées par le passage du temps. Les souvenirs sont tantôt injustes, tantôt fragmentaires. Aussi, les trois écrivaines ont recours à des éléments divers dans les textes pour assurer cette transmission. Dans *Le Silence des Chagos*, le personnage de Nordvaer est lui aussi dépositaire de la mémoire de la déportation dans la mesure où il porte le nom du bateau l'ayant transporté des îles Chagos à Maurice : son identité est du coup complètement rattachée à cet épisode. Par ailleurs, pour rendre encore plus violente cette reconstitution de la mémoire à Maurice, l'auteur juxtapose à ces scènes, des épisodes de la vie à Diego ou aux Chagos, espace idéalisé, pur, vierge. Elle a également recours, pour renforcer cette démarche, à des mises en relation, tantôt géographiques entre Maurice, Chagos, l'Australie, l'Angleterre les États-Unis, Djibouti, etc., tantôt intertextuelles entre les épigraphes, les dédicaces et autres citations provenant de documents officiels ou de poèmes, insérés entre les chapitres. Toutes ces stratégies s'organisent comme des moyens de compléter la mémoire tout en la rendant protéiforme. Dans *Les Rochers de Poudre d'Or*, ce sont des récits de vie croisés et parcellaires, comme des morceaux à recoller, des bribes à rassembler, qui traduisent la violence de la reconstitution mémorielle, par rapport à l'épisode de l'engagisme.

Du coup, le plus important dans cette démarche, c'est bien l'idée d'empêcher le silence puisque ce dernier s'impose comme un des traits de la condition subalterne. Raj, dans *Le Dernier frère*, insiste justement sur cette nécessité du dire, même si la mémoire est imparfaite. L'expérience subjective devient du coup aussi importante que la mémoire officielle :

Il faut me pardonner. Ces choses-là, surtout celles qui vont suivre, sont restées en moi si longtemps. Elles ont macéré parmi d'autres souvenirs et c'est maintenant ou jamais le moment de les dire, je ne peux pas encore une fois me dérober, j'ai peur, j'ai soixante-dix ans et j'ai peur de ma mémoire ! (2007 : 171)

En effet, si le silence condamne la victime et la réduit symboliquement à un état d'objet, la peur de la mémoire en fait autant, d'où le rôle d'une littérature-témoignage dans cette tentative de restitution historique.

Évidemment, il sera impossible de parler de la violence de la mémoire sans évoquer la place symbolique de cette écriture de la déportation dans la production littéraire mauricienne. On pourrait en

effet qualifier cette démarche littéraire de post-exotique dans la mesure où Maurice, souvent représentée, par la nouvelle génération d'écrivains, dans une démarche anti-exotique, comme une île victime (de la violence, de la mondialisation, du développement et de l'urbanisation, etc.), connaît une troisième phase de représentation : celle d'une île-bourreau hostile qui broie, à son tour, les étrangers, les déportés et les immigrants. Cette représentation qui se fait à travers une tentative littéraire de reconquête historique, constitue aussi une étape importante dans la reconquête de soi et participe du coup à cette démarche auto-ethnographique dans laquelle est engagée la littérature mauricienne contemporaine. C'est là une lecture que nous empruntons à Françoise Lionnet et qu'elle a développée dans son ouvrage *Autobiographical voices : Race, Gender, Self-Portraiture*. Il s'agirait donc de redire les origines et l'histoire pour mieux se dire aujourd'hui. C'est d'ailleurs tout à fait ce que l'on voit dans cette tentative d'appropriation de l'ancestralité que propose Ananda Devi dans *Soupir*. Le récit des esclaves, loin d'être une simple digression par rapport à l'histoire de cette communauté montée à Soupir, renvoie bien au vide et à l'errance de leur existence, à ce sentiment de non-appartenance qui éveille chez eux les formes les plus atroces de violence. Du coup, pour reprendre l'interrogation de Valérie Magdelaine, « en disant les origines à travers une ancestralité revenue dans le présent, le récit mémoriel, chevillé à l'histoire, assure-t-il la légitimité de la société créole et sa réconciliation avec sa créolisation ou bien verse-t-il dans le 'trop plein' de la revendication identitaire ? » (2006 : 197)

CONCLUSION

Si la littérature des femmes de l'île Maurice contemporaine vient remettre en question sans doute l'historiographie officielle, elle vise surtout à la compléter en y apportant l'autre perspective, celle des déportés. Ces derniers, victimes de l'histoire, ne sont plus des visages anonymes mais des noms, des voix qui nous racontent l'expérience de la déportation et les souffrances qui en découlent. Les romans d'Ananda Devi, de Nathacha Appanah et de Shenaz Patel mettent ainsi en relation les différentes mémoires de la déportation marquées par une violence qui entre du coup dans l'imaginaire de l'ancestralité. Elles font ainsi, pour reprendre ces mots de Jean-Christophe Delmeule, l'expérience d'une « écriture du dévoilement et du déchirement. Écriture qui pour se

libérer doit passer par une laideur reconvertie et donner à d'autres mots qui sont réputés choquants la force du refus et la puissance du regard. » (2003 : 268)

Cette urgence de revisiter le passé et de reconstituer une part de la mémoire occultée, voire niée, s'inscrit aussi dans la construction identitaire de l'île, problématique qui intéresse depuis des années auteurs et critiques, la question de l'identité nationale se posant toujours à Maurice. Comme le rappelle Valérie Magdelaine dans un article intitulé « Le 'désancrage' et la déréalisation de l'écriture chez trois écrivains mauriciens : Ananda Devi, Carl de Souza, Barlen Pyamootoo » : « le texte francophone, voire "néofrancophone" se donne comme offrant la possibilité de construire la confluence des origines, des lieux, des références mythiques, littéraires, religieuses, imaginaires, pour élaborer une hypothétique "mauricianité". » (2004 : 67-68)

Par ailleurs, les tentatives de se réconcilier avec les épisodes douloureux de l'histoire de Maurice ne relèvent pas uniquement de faits littéraires mais aussi politiques et culturels. On comptera parmi ceux-là l'inscription de l'Aapravasi Ghat et de la montagne du Morne au Patrimoine Mondial par l'UNESCO en 2006 et 2008 respectivement. De plus, le premier février et le deux novembre sont jours fériés à Maurice et commémorent respectivement la mémoire de l'abolition de l'esclavage et de l'arrivée des engagés indiens dans l'île respectivement ; quant au trois novembre⁴⁹, il a été décrété journée de la commémoration de la déportation des Chagossiens. L'on peut citer aussi d'autres initiatives s'inscrivant dans cette même démarche de reconstitution de la mémoire, notamment la sortie en DVD, entre 2007 et 2010, d'une collection de quatre films-documentaires sur l'immigration indienne, africaine, européenne et chinoise (« Venus d'ailleurs »), réalisée par Alain Gordon-Gentil et David Constantin. Toutes ces initiatives traduisent en quelque sorte la quête de Soi et de l'Autre dont l'une des conditions essentielles demeure la relecture de l'histoire, et ce à travers des expressions et des modes de communication variés. Comme le souligne Cheikh Mouhamadou Diop, « il s'agit plutôt d'un engagement vis-à-vis d'une mémoire historique qui n'a pas été complètement réhabilitée. Et dans cette réhabilitation, les outils de communication modernes sont d'un grand secours pour la fiction. » (2008 : 294).

⁴⁹ Le trois novembre 2000 rappelle le jugement de la Cour de Londres qui reconnaît que le droit des Chagossiens a été bafoué.

Ouvrages cités

- APPADURAI, Arjun. 1996. *Modernity at large. Cultural dimensions of globalization*. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- APPANAH, Nathacha. 2007. *Le Dernier frère*. Paris : « Points », Éditions de l'Olivier.
- APPANAH-MOURIQUAND, Nathacha. 2003. *Les Rochers de Poudre d'Or*. Paris : « Continents Noirs », Éditions Gallimard.
- DELMEULE, Jean-Christophe. « Trois littératures de l'océan Indien. Les violences poétiques d'Ananda Devi, d'Abdourahman Waberi et de Jean-Luc Raharimanana ». D'Hulst, Lieven et Moura Jean-Marc (éds.) 2003. *Actes du colloque organisé par les Universités de Meuvén, Koryrijk et de Lille 3-4 mai 2002*. Lille : Presses Universitaires de Lille 3, 261-272.
- DEVI, Ananda. 2002. *Soupir*. Paris : « Continents Noirs », Éditions Gallimard.
- DIOP, Cheikh Mouhamadou. 2008. *Fondements et représentations identitaires chez Ahmadou Kourouma, Tahar Ben Jelloun et Abdourahman Waberi*. Paris : « Critiques Littéraires », Éditions L'Harmattan.
- DOUSSET, Christine. « Entre tolérance et violence : la Révolution française et la question religieuse ». Bertrand, Michel et Cabanel, Patrick (éds.) 2004. *Religions, pouvoir et violence*, Toulouse-Le Mirail : Presses Universitaires du Mirail, 137-150.
- FLORENTIN-SMYTH, Françoise. « La Bible, mythe fondateur ». Détiéne, Marcel (éd.) 1999. *Tracés de fondation*, Louvain-Paris : Peeters, 59-66.
- HUMBERT, Marie-Thérèse. 1979. *À l'autre bout de moi*. Paris : Éditions Stock.
- JOUBERT, Jean-Louis et RAMIANDRASOA, Jean-Irénée. 1991. *Histoire littéraire de la Francophonie. Littératures de l'Océan Indien*. Vanves : EDICEF.
- LINDEPERG, Sylvie et WIEVIORKA, Annette. 2008. *Univers concentrationnaire et génocide. Voir, savoir, comprendre*. Paris : Éditions Mille et une nuits.

- LIONNET, Françoise. 1989. *Autobiographical Voices : Race, Gender, Self-Portraiture*. Ithaca/London : Cornell University Press.
- MAGDELAINE-ANDRIANJAFITRIMO, Valérie. 2009. « Les 'déportés' de la Creuse : le dévoilement d'une histoire oubliée », Bonnet, Véronique, Bridet, Guillaume et Parisot, Yolaine (éds.). *Caraïbes et Océan Indien. Questions d'histoire*. Paris : « Itinéraires. Littératures, textes, cultures », Éditions L'Harmattan, 47-63.
- , 2006. Histoire et mémoire : variations autour de l'ancestralité et de la filiation dans les romans francophones réunionnais et mauriciens. *Revue de littérature comparée* 2, 195-212.
- , 2004. « Le 'désancrage' et la déréalisation de l'écriture chez trois écrivains mauriciens : Ananda Devi, Carl de Souza, Barlen Pyamootoo », Mathieu-Job, Martine (éd.). *L'entre-dire francophone*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 67-100.
- MARIMOUTOU, Carpanin. 2006. Introduction : les littératures indiaocéaniques. *Revue de littérature comparée* 2, 131-140.
- PATEL, Shenaz. 2005. *Le Silence des Chagos*. Paris : Éditions de l'Olivier/Éditions du Seuil.
- PODDAR, Namrata, « La Poétique du bateau dans la fiction mauricienne », Bonnet, Véronique, Bridet, Guillaume et Parisot, Yolaine (éds.) 2009. *Caraïbes et Océan Indien. Questions d'histoire*. Paris : « Itinéraires. Littératures, textes, cultures », Éditions L'Harmattan, 77-91.
- ROMAINE, Alain et Ng Tat Chung, Serge. 2010. *Les Créoles des idées reçues. Origine du racisme antiafricain à l'île Maurice*. Maurice : Édition Maryé-Piké.
- SMOUTS, Marie-Claude. 2007. *La Situation postcoloniale*. Paris : « Science Po/Mondes/ Références ».
- TSALA TSALA, Jacques-Philippe. « Esclavage et colonisation : la mémoire historique au service de la violence contemporaine », Pewzner, Evelyne (éd.) 2005. *Temps et espaces de la violence*. Chilly-Mazarin : Sciences en Situation, 243-268.
- VINE, David. 2009. *Island of Shame*. Princeton : Princeton University Press.